

**STRATEGY
RESEARCH
PROJECT**

The views expressed in this paper are those of the author and do not necessarily reflect the views of the Department of Defense or any of its agencies. This document may not be released for open publication until it has been cleared by the appropriate military service or government agency.

THE PARADOXAL TRINITY

BY

**COLONEL V. DESPORTES
French Army**

**DISTRIBUTION STATEMENT A:
Approved for public release.
Distribution is unlimited.**

USAWC CLASS OF 1999



U.S. ARMY WAR COLLEGE, CARLISLE BARRACKS, PA 17013-5050

DTIC QUALITY INSPECTED 4

19990618 147

USAWC STRATEGY RESEARCH PROJECT

THE PARADOXAL TRINITY

by

Colonel V. DESPORTES
French Army

Colonel John BONIN
Project Advisor

The views expressed in this academic research paper are those of the author and do not necessarily reflect the official policy or position of the U.S. Government, the Department of Defense, or any of its agencies.

DISTRIBUTION STATEMENT A:
Approved for public release.
Distribution is unlimited.

U.S. Army War College
CARLISLE BARRACKS, PENNSYLVANIA 17013

ABSTRACT

AUTHOR: Colonel V. DESPORTES

TITLE: The Paradoxal Trinity

FORMAT: Strategy Research Project

DATE: 15 April 1999 PAGES: 59 CLASSIFICATION: Unclassified

This research project is a study of the relevance of the clausewitzian concept of the paradoxal trinity throughout the history. In a first part it examines the emergence of the people as the main pole of the trinity and its importance inside the war phenomenon. In a second one it examines the place the people played in the conduct of war from the classical period to the modern era. At last, in a third part, it examines the dialectical relations between the government and the military.

The research paper concludes on the validity of the trinity concept.

TABLE OF CONTENTS

THE PARADOXAL TRINITY	i
ABSTRACT	iii
PREFACE	vii
Vers la guerre des peuples	1
UNE RUPTURE PROFONDE	1
L'ANALYSE DE CLAUSEWITZ	3
L'héritage de Scharnhorst	3
La vision de Clausewitz	4
Le peuple	11
RÉFÉRENCES CLASSIQUES : ATHÈNES ET ROME	11
Athènes	11
Rome	13
LE RELAIS DES XVI ^e ET XVII ^e SIÈCLES	15
Machiavel	15
Gustave Adolphe, roi de Suède	16
LA RECHERCHE DE L'ADHÉSION POPULAIRE	17
L'exemple américain : une constante et des erreurs.	18
La mobilisation morale du peuple anglais	27
Le peuple français dans l'effort	29
Le problème particulier des guerres révolutionnaires ..	30
GOUVERNEMENT ET CHEFS MILITAIRES	34
RÉFÉRENCES CLASSIQUES : ATHÈNES ET ROME	35
Athènes	35

Rome	36
RELATIONS ENTRE LES PÔLES "POLITIQUE" ET "MILITAIRE"	37
Des exemples contemporains	37
Des exemples modernes	38
CONCLUSION	47
BIBLIOGRAPHY	49

PREFACE

L'affirmation de la nature politique de la guerre constitue le premier apport remarquable de Clausewitz. Mais il discerne par ailleurs dans ce phénomène social deux relations dialectiques qui s'avèrent également essentielles à sa compréhension.

La première a déjà été évoquée. Elle traduit la tension permanente de la guerre entre les deux formes extrêmes qu'elle peut revêtir, la *guerre totale* à l'une des extrémités du spectre, le *conflit maîtrisé et limité* dans ses fins, ses voies et ses moyens de l'autre. La guerre établit sa position sur ce continuum en fonction des circonstances initiales, des événements et de la maîtrise qu'en conservent les chefs politiques.

La deuxième relation s'établit entre les *trois pôles* de ce que Clausewitz appelle la *remarquable trinité*. Cette entité se constitue:

" ... d'une force naturelle aveugle, faite de violence à l'état brut, de haine, d'animosité ; du jeu du hasard et des probabilités dans les limites duquel l'esprit créatif est libre de s'exercer ; et de l'élément qui la maîtrise, et, en tant qu'instrument de politique, l'assujettit à la seule raison."¹

Explicitant sa description, il précise:

"Le premier de ces trois éléments concerne essentiellement le *peuple* ; le deuxième le *chef*

¹ Clausewitz, *On War*, I:1, p.89

militaire et son armée ; le troisième, le gouvernement."²

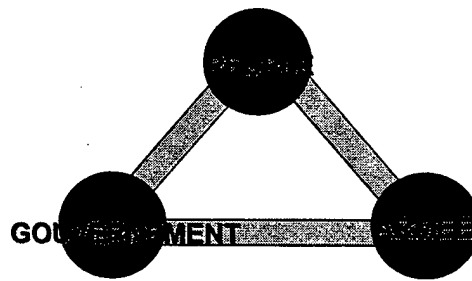


Figure 1 The Paradoxal Trinity

Selon leurs caractéristiques propres, ces trois pôles exercent une influence plus ou moins marquée sur la guerre, lui conférant ainsi sa nature particulière et jouant un rôle déterminant sur son déroulement et son résultat. La complexité des relations internes animant cette trinité se traduit par la difficulté d'expression et de réalisation de la stratégie.

"Ces trois pôles ... profondément enracinés à leur objet [la guerre], entretiennent des relations réciproques variables. Une théorie qui ignorerait l'un d'entre eux ou chercherait à établir entre eux un rapport arbitraire serait tellement en désaccord avec la réalité qu'elle en deviendrait totalement inutile."³

L'élément que Clausewitz perçoit comme fondamentalement nouveau et bouleversant à ce point qu'il révolutionne l'art de la guerre, c'est le renforcement brutal de l'importance du troisième pôle le peuple, par "l'effet fantastique de la Révolution française". Ce bouleversement transforme le contexte politique et

² Clausewitz, *On War*, I:1, p.89

³ Clausewitz, *On War*, I:1, p.89

engendre, en aval, une évolution sans précédent de l'art de la guerre.

De nouvelles perturbations viendront ultérieurement modifier les relations structurelles de la trinité. Les conséquences sociales de la révolution industrielle, les transformations induites par les avancées technologiques sur l'art militaire, l'impact de l'évolution des communications sur les rapports entre gouvernants et gouvernés, tendront, entre autres, à modifier les équilibres et à influencer sur la nature des conflits. Ainsi, la technicité croissante des actes de guerre rend toujours plus délicats la compréhension et le contrôle de l'activité militaire par les responsables politiques ; pourtant, ce contrôle est rendu d'autant plus important que cette même technologie ressert toujours davantage les liens entre tactique, stratégie et pure politique ... Le poids de la volonté populaire dans la réalisation des fins politiques s'accroît, alors que, parallèlement, le développement des médias rend son contrôle de plus en plus aléatoire par les responsables politiques ...

Fruits des tensions au sein de la remarquable trinité, les conflits continueront à se caractériser par leur " ... équilibre entre ces trois pôles, comme un objet suspendu entre trois aimants."⁴

⁴ Clausewitz, *On War*, I:1, p.89

VERS LA GUERRE DES PEUPLES

"Quand les Nations prendront part à la guerre, tout changera de face."⁵ Le Comte Jacques de Guibert voit dans les événements de 1789 la confirmation de ses pressentiments et perçoit, trois ans avant la levée en masse, l'importance du phénomène qui va bouleverser l'art de la guerre et la vie des peuples. Au XIX^e siècle, le flux et le reflux des Nations suivra ceux de la concrétisation armée de la volonté nationale et de l'idée d'armée de masses. Quand, au XX^e siècle, l'exacerbation des volontés fera de chaque parti opposé des Nations en armes, la guerre deviendra une gigantesque lutte de titans. La guerre des peuples, fruit de la Révolution, y trouvera son paroxysme.

UNE RUPTURE PROFONDE

La description des formes de guerres a brossé rapidement, dans la première partie, les différentes expressions que ces dernières pouvaient revêtir. Chaque évolution majeure voit un facteur particulier, politique ou technique, imposer sa marque.

Les traités de Wetsphalie (1648) et le Congrès de Vienne (1815) vont mettre un terme à des périodes de guerre totale. Avec la fin de la guerre de Trente Ans qu'ils consacrent, les premiers vont favoriser l'établissement et l'usage d'une

⁵ Comte Jacques de Guibert, *De la force publique*, p.283

puissance militaire moderne, organisée et disciplinée, fondée sur l'existence d'Etats-Nations. Selon Clausewitz:

"Au XVIIIème siècle, la guerre était encore une affaire qui ne concernait que les gouvernements, et le rôle du peuple était limité à celui d'instrument."⁶

Le Congrès de Vienne établit, pour sa part, un terme aux guerres de la Révolution et de l'Empire; plaçant sous le boisseau des forces vives qui ne demandaient qu'à resurgir, il ouvre, à nouveau, une période de conflits à but et moyens maîtrisés. Inversement, le déclenchement du Premier conflit mondial va ouvrir une période d'affrontements sans limite. La conjoncture, les doctrines militaires, les évolutions politiques des belligérants en sont la cause immédiate. Mais si la Grande Guerre a été totale, c'est que les fondements même de ce type de conflit étaient déjà en place. La véritable rupture, celle qui avait modifié fondamentalement la donne, remontait à un siècle. La Révolution française, en fondant les principes de la guerre de masse, allait frayer la voie à des conflits sans limite, parce qu'ils n'opposaient plus des résolutions et des moyens contenus, mais des volontés et des ressources sans limite : celles des peuples mobilisés dans la poursuite d'un objectif national. Dans ce grand bouleversement, la paix autant que la guerre devenait l'affaire des peuples, car, dès lors, "ce qu'il

⁶ Clausewitz, *On War*, VIII:3, p.583

fallait pour la paix, c'est la compréhension des peuples ; c'est des peuples qu'il s'agit."⁷

Dès 1772, le Comte Jacques de Guibert, entrevoyant et souhaitant l'état à venir de sa Nation, peignait sa vision de cette forme future des guerres :

"L'Etat dont je parle aura des citoyens heureux, intéressés à la défense de leur prospérité ... Lorsqu'il fera la guerre, ce sera avec tous les efforts de sa puissance ; ce sera avec la ferme résolution de ne pas poser les armes, qu'on ne lui ait donné une réparation proportionnée à l'offense ... terrible dans sa colère , il épouvantera tous les peuples qui pourraient être tentés de troubler son repos. Et qu'on appelle pas barbarie les représailles fondées sur les lois de la nature. Il périra, jusqu'au dernier, s'il le faut. Mais il obtiendra satisfaction."⁸

Avec un siècle et demi d'avance, le Comte de Guibert ne vient-il pas de décrire les deux conflits mondiaux du XXème siècle?

L'ANALYSE DE CLAUSEWITZ

L'héritage de Scharnhorst

Gerhhard von Scharnhorst, général prussien considéré comme l'un des grands hommes de l'histoire de l'Allemagne, joue un rôle important dans la vie de Clausewitz. D'abord parce que, après avoir découvert Clausewitz, il va l'aider à débiter sa carrière militaire et le recommander à l'éditeur qui publiera le premier article de ce jeune élève de la nouvelle Ecole de Guerre

⁷ Charles de Gaulle, *discours du 25 septembre 1959 à Dunkerque*

prussienne. Ensuite, parce qu'il donnera à ce dernier le sens de la relation entre la guerre et la politique et lui fera partager son analyse des causes fondamentales des succès napoléoniens. Scharnhorst fut en effet le premier à percevoir et à analyser le lien entre les innovations militaires françaises et les changements radicaux, d'ordre social et politique, que ce pays venait de vivre, à comprendre le fondement de cette "Révolution dans les affaires militaires", pour reprendre l'expression aujourd'hui consacrée.

Pour lui, le succès des armées françaises étaient directement liées aux transformations de la société et à l'émergence de l'idée de Nation. Il convenait donc d'étudier non seulement les techniques militaires mises en oeuvre par l'Empereur, mais également de considérer le contexte social qui avait permis leur existence et leur domination.

La vision de Clausewitz

Clausewitz perçoit que c'est l'engagement du peuple français tout entier qui engendre la puissance à son armée. La Révolution française avait, en effet, instauré l'entière mobilisation des ressources économiques, scientifiques et humaines.

Le 20 avril 1792, l'Assemblée législative vote à l'unanimité la déclaration de guerre, ouvrant une période de conflits qui allait durer vingt-trois ans et s'achever à Waterloo. L'armée

⁸ Comte Jacques de Guibert, *Essai général de tactique*, p.67

est encore affaiblie de la décision de la Constituante (fin 89) de ne faire appel qu'à l'enrôlement volontaire; la "conscription libre" de 1791 n'est pas ultérieurement parvenue à compenser le manque d'effectifs. Ainsi affaiblie, désorganisée par les événements politiques, l'armée voit d'abord se succéder les revers face à la Première Coalition. Le 10 juillet, la patrie est déclarée "en danger". L'armée prussienne pénètre en Champagne, tandis que le patriotisme français grandit dans un sentiment de haine violente contre l'envahisseur. Le 20 septembre, à Valmy, l'armée prussienne de Brunswick se replie devant l'armée révolutionnaire commandée par Kellerman. Mais les effectifs de l'armée demeurent insuffisants (53 000 hommes à Valmy) : "il faut à la France une armée nationale, dont la masse soit en proportion de l'enjeu et dont l'esprit soit celui la même qui pousse le peuple dans les voies grandioses. La réquisition donne à nos troupes cette masse et cet esprit."⁹

La levée en masse (août 1793) va permettre de constituer l'armée de masse nécessaire au desserrement de l'étau des armées étrangères. Les effectifs croissent rapidement et dès la fin de l'année 1793: "la République couvre ses frontières de plus d'un million de soldats, tandis que ses ennemis ne lui en opposent pas la moitié; elle remplit les rangs de citoyens résolus, en face de l'Autriche qui racole, de la Prusse qui arme des aventuriers, de

⁹ Charles de Gaulle, *La France et son armée*, p.384

l'Angleterre qui achète surtout des mercenaires, de la Russie qui incorpore des serfs arrachés à leur village au gré des gouverneurs."¹⁰
Les citoyens et leurs biens sont mis à la disposition de l'Etat:

"Dès ce moment jusqu'à celui où les ennemis auront été chassés du territoire de la République tous les Français sont en réquisition permanente pour le service des armées ... les jeunes gens iront au combat, les hommes mariés forgeront les armes et transporteront les subsistances : les femmes feront des tentes, des habits et serviront dans les hôpitaux ; les enfants mettront le vieux linge en charpie, les vieillards se feront porter sur les places publiques pour exciter le courage des guerriers, prêcher la haine des rois et l'unité de la république ... le Comité de salut Public est chargé de prendre toutes les mesures nécessaires pour établir sans délai une fabrication extraordinaire d'armes de tout genre qui réponde à l'élan et à l'énergie du peuple français ... "¹¹

Le flux des hommes condamne la persévérance de l'instruction. A effectifs égaux, les troupes françaises sont moins efficaces que celles des armées plus structurées, plus disciplinées, mieux formées qu'elles combattent. Elles peuvent cependant accepter des pertes et lutter sur une échelle comme aucune autre armée du XVIII^e siècle; les chefs n'hésitent pas à mener des campagnes agressives et coûteuses. "La stratégie qui s'impose est celle des masses, frappant, sans borner les pertes, des coups ardents et précipités ... permettant d'exploiter nos avantages

¹⁰ Charles de Gaulle, *La France et son armée*, p.384

¹¹ Décret du 27 août 1793

du nombre, ... adaptée aux qualités d'une troupe riche en hommes et remplie d'élan."¹² Pour Clausewitz:

" ... l'Autriche et la Prusse s'attendait à combattre une armée française sérieusement affaiblie ; mais en 1793, une force apparut qui dépassait toutes les imaginations.

Soudainement, la guerre devint l'affaire du peuple, un peuple de trente millions qui se considéraient tous comme des citoyens ... le peuple devint l'une des parties prenantes de la guerre ; au lieu de gouvernements et d'armées, c'était le poids entier d'une Nation qui était jeté dans la balance. Les ressources et les efforts maintenant disponibles dépassaient toutes les limites conventionnelles ; rien désormais n'entravait la vigueur avec laquelle la guerre pouvait être conduite, et, par conséquent, les ennemis de la France eurent à faire face au plus grand péril."¹³

Pour Jomini:

"Chercher à retenir une telle masse avec une force étrangère c'est comme chercher à retenir l'explosion d'une mine lorsque le feu a déjà été mis à la poudre."

Progressivement, l'expérience accroît l'efficacité tactique de l'outil et "marque la victoire de l'organisation sur le tumulte."¹⁴ Carnot organise et règle la concentration stratégique des efforts, tandis que Jourdan, Hoche, Pichegru, Marceau, Moreau, Klébert, remportent les victoires aux frontières. En 1796, sous les ordres de son commandant en chef, le général Bonaparte, l'armée d'Italie remporte des succès décisifs contre les coalisés autrichiens et sardes. La Loi Jourdan du 5

¹² Charles de Gaulle, *La France et son armée*, p.391, 393

¹³ Clausewitz, *On War*, VIII:3, p.592.

¹⁴ Charles de Gaulle, *La France et son armée*, p.384

septembre 1798 institue l'enregistrement et l'examen physique de tous les Français entre 20 et 25 ans. Elle pérennise ainsi la levée en masse et fournit à l'Empire les effectifs que son ambition requiert: "Une fois que ces imperfections furent corrigées, Bonaparte, ce colosse de la guerre, s'appuyant sur la force de son peuple entier, commença sa course conquérante à travers l'Europe."¹⁵

Clausewitz voit ces événements comme une rupture profonde dans l'art de la guerre: celle-ci est désormais un phénomène absolu dont le peuple constitue l'élément essentiel.

"Depuis Bonaparte, la guerre ... est devenue l'affaire du peuple considéré comme un tout ; elle a pris un caractère entièrement différent, ou, plutôt, s'est approchée de son vrai caractère, sa perfection absolue. Il n'y avait plus de fins aux ressources mobilisées ; toutes les limites disparaissaient dans la vigueur et l'enthousiasme montrés par les gouvernements et leurs sujets. Le seul but de la guerre était de vaincre l'adversaire. Aucune pause, aucune tentative de réconcilier les intérêts opposés n'était possible tant que l'ennemi n'était pas couché à terre. La guerre, libre de toute contrainte conventionnelle, déchaînait sa furie originelle ...

C'était le résultat de la part nouvelle que le peuple prenait dans cette grande affaire de l'Etat."¹⁶

Revenant à son idée centrale de lien entre guerre et politique,

Clausewitz concluait:

"Il s'en suit que la transformation de l'art de la guerre est le résultat de la transformation de la vie politique ; ces évolutions sont une preuve forte de leur indissoluble connexion."¹⁷

¹⁵ Clausewitz, *On War*, VIII:3, p.592.

¹⁶ Clausewitz, *On War*, VIII:3, p.593

¹⁷ Clausewitz, *On War*, VIII:6, p.610



Le concept d'armée "nationale", celui de défense de la cité par ses propres citoyens, après avoir assuré un temps la grandeur d'Athènes et de Rome se réveille sous la plume de Machiavel ; il voit dans ces exemples l'une des solutions aux difficultés italiennes. Gustave Adolphe met sur pied la première armée moderne; par les concepts d'emploi qu'il conçoit et met en oeuvre, mais également par l'application victorieuse de cette idée "d'appel au peuple". Son décès dans le brouillard de Lützen met un terme à ce brillant essai. La Révolution, bravant le danger extérieur dans l'enthousiasme national, va redonner à l'idée sa substance puis l'organiser sous Carnot. L'Empire en fera un outil de conquête, tirant cependant avec excès du peuple de France l'élan et la puissance qui forgeront ses victoires ; "épuisée de sang, écrasée par une tâche guerrière dont jamais elle n'entrevoit le terme ... sa volonté, trop longtemps tendue se rompt soudain. L'Empereur, qui a tiré de la Nation trois millions d'hommes, est réduit, au moment décisif, à une poignée de combattants... lorsque, dans cette guerre de masses, le nombre finit par lui faire défaut."¹⁸

Ironie de l'histoire, la France, les rejetant, sera a deux fois vaincue par les idées et le système qu'elle avait habilement conçue. L'idée nationale trouve en Fichte son chantre

¹⁸ Charles de Gaulle, *La France et son armée*, p.416

dans le camp prussien tandis que Scharnhorst commence à en tirer l'élan et les troupes dont la masse, liée successivement à celles des sixième et septième coalitions, submergera à son tour de son flot le génie impérial. Comme elle le sera à nouveau un siècle plus tard, la France devient alors malade de la guerre.

"La conscription avait fourni les effectifs énormes que dévoraient les guerres impériales. La fardeau par l'abus était devenu odieux."¹⁹ : la France abandonne l'idée après en avoir montré au monde toute l'efficacité. La Prusse, tirant les leçons complémentaires de Iena et de Waterloo en fait au contraire l'outil de sa nouvelle puissance qui éclate contre les Austro-Hongrois à Sadowa.

Napoléon III comprend qu'il ne s'agit plus simplement d'améliorer l'armement et veut instaurer à nouveau le service obligatoire à court terme à la mode prussienne. Les "deux obstacles habituels, résistance de l'opinion, prévention des techniciens"²⁰ s'y opposent ; l'Empereur se rallie au timide compromis du Maréchal Niel. Deux ans et demi après cette funeste décision, la France, de Forbach, Saint Privat à Sedan va, entre autres, être écrasée par le nombre et l'armée de masses dont elle avait elle-même élevé précédemment le principe.

Ironie de l'histoire; ce cuisant revers va rappeler à la France la puissance de ses conceptions anciennes qu'elle retrouvera désormais à travers le prisme clausewitzien.

¹⁹ Charles de Gaulle, *La France et son armée*, p.425

Rezonville et Gravelotte feront à Paris la renommée de Clausewitz ; il apparaît comme "l'arme secrète prussienne", l'homme qui a compris la guerre des masses et dont il faut désormais appliquer les concepts.

LE PEUPLE

RÉFÉRENCES CLASSIQUES : ATHÈNES ET ROME

Athènes

Si Athènes est devenue le foyer de la civilisation classique et rayonne, au siècle de Péricles, dans tout le monde antique, elle le doit plus à la prospérité économique d'un Empire maintenu par la force qu'à la lumière de ses philosophes. Cette force repose elle-même sur la qualité de son système politique et la puissance militaire que ce dernier a su engendrer.

On retrouve dans l'organisation athénienne la prégnance des trois pôles mis en évidence par Clausewitz, avec un lien organisé et étroit entre autorités militaires et politiques ainsi qu'un soutien populaire aux opérations, établi par la nature même du système politique.

La souveraineté appartient à l'*ekklesia*, ou assemblée du peuple. Elle se réunit presque une fois par semaine pour prendre toutes les décisions politiques importantes, intérieures ou

²⁰ Charles de Gaulle, *La France et son armée*, p.433

diplomatiques, civiles ou militaires. Tous les citoyens mâles peuvent assister à l'assemblée, y débattre et voter. La démocratie directe s'applique sans restriction aux affaires militaires. Les déclarations de guerre sont approuvées par l'*ekklesia* et les décisions stratégiques y sont discutées devant des milliers de personnes qui auront ultérieurement à débattre des traités de paix. On connaît le discours prêté par Thucydites²¹ à Péricles affirmant que chaque citoyen, fut ce le plus modeste artisan, était maître des destinées de la cité, que la politique n'était pas l'affaire d'un clan ou d'une minorité, mais du *demos* tout entier. Pour Donald Kagan:

"Quelle que soit l'expédition, l'assemblée émet un vote sur son objectif, le nombre et la nature spécifique des navires et des hommes, les fonds à y consacrer, les chefs qui doivent la conduire et les instructions spécifiques qui sont données à ces derniers."²²

Toute guerre, toute expédition est donc bien la guerre du peuple qui, le plus souvent, y apporte un soutien entier par ce qu'il la ressent comme telle. Ces procédures ouvertes ne vont pas sans inconvénients. Une fois l'expédition lancée, il est parfois difficile de maintenir la constance de l'assemblée sur les voies et moyens et il faut toute l'habileté des hommes politiques pour y arriver ; lors de la guerre du Péloponnèse, ce sera l'une des difficultés majeures rencontrées par Péricles. Au

²¹ Thucydites, *Histoire de la guerre du Péloponnèse*, Livre II

contraire, la maladresse politique peut conduire au désastre; comme le rapporte Kagan, les manoeuvres malhabiles de Nicias, appuyé par Alcibiade, devant l'Assemblée conduisirent à l'expédition de Sicile dont le désastre porte un coup décisif au prestige athénien et amorce son déclin.

Rome

Avant Clausewitz, Jean-Jacques Rousseau insiste sur l'intérêt, pour un Etat libre, de posséder une armée de citoyens et cite en exemple la Ville Eternelle.

"Les véritables défenseurs de l'Etat sont ses citoyens individuels ... c'est ainsi que le problème militaire était réglé à Rome."²³

Cité-Etat au VIII^e siècle avant J.C., Rome domine l'Italie toute entière au III^e siècle puis l'ensemble du bassin méditerranéen au II^e siècle. Avant de disparaître, sept siècles plus tard, son Empire dominera toute l'Europe occidentale. Cette expansion remarquable repose sur l'outil militaire qu'elle a su constituer, mais également sur l'étroitesse des liens entre les trois pôles de la trinité clausewitzienne. L'adhésion et la participation très fortes des citoyens romains et des élites politiques, le *Senatus Populusque Romanus*, à la réalisation des objectifs étatiques constituent le fondement de cette extraordinaire réussite impériale et militaire.

²² Donald Kagan, *The making of strategy*, p.28

²³ Jean-Jacques Rousseau, *The Government of Pologne* (Indianapolis, 1992), p.81

Sparte et Rome sont généralement considérées comme des Etats guerriers, mais leur différence est sensible. A Sparte, une petite élite de soldats domine la grande masse des ilotes. Ce déséquilibre numérique ne favorise pas les expéditions militaires: l'éloignement géographique de l'élite dominante rend, en effet, plus aisée une éventuelle révolte des ilotes que favoriseraient par ailleurs des pertes importantes lors d'un conflit. Sparte, sans réel appui populaire, se trouve ainsi dans l'incapacité de mener des guerres de conquête.

La situation est toute différente à Rome qui "construisit une société de guerriers reposant sur le soldat citoyen" comme la décrit Alvin H. Brenstein²⁴. Les pertes sont ressenties moins vivement qu'à Sparte et les désordres sociaux n'y sont pas à craindre. Le citoyen romain consacre une partie importante de sa vie au service des armes : entre 17 et 46 ans, il doit de seize à vingt années de services militaires. Il lui arrive de passer de longues années sans interruption en campagne. Malgré les faibles compensations matérielles des services armés, le principe d'autorité qui prévaut dans la société romaine, la discipline particulièrement rigoureuse, facilitent l'intégration des jeunes citoyens et leur subordination ultérieure à l'autorité militaire. En outre, on s'assure le soutien du peuple par l'invocation des dieux qui ne manquent pas de reconnaître la

légitimité des campagnes; confortant l'adhésion des légions aux objectifs politiques, la religion tient dans l'armée en général la même place essentielle que les actes religieux dans le déroulement des opérations. Au bilan, le système romain fournit au pouvoir politique des armées nombreuses; il lui procure le soutien populaire indispensable à la conduite ininterrompue des guerres à laquelle Rome est contrainte.

LE RELAIS DES XVI^e ET XVII^e SIÈCLES

Machiavel

A l'orée du seizième siècle, Machiavel va constituer un relais théorique de la tradition classique vers les siècles ultérieurs. Soucieux d'apporter à Florence, mais également à l'Italie, les enseignements de l'histoire de Rome, il s'inspire largement des exemples qu'il y puise pour prôner les réformes indispensables des républiques italiennes dont le système de défense repose alors généralement sur l'emploi de troupes étrangères. Une de ses thèses essentielles est celle de la composition citoyenne de l'armée, facteur clef de la défense des Etats. Il faut, selon lui, retrouver le soutien populaire de la Rome antique et fonder l'efficacité de l'instrument militaire sur la mobilisation populaire. Il considère, comme le fera plus tard Clausewitz, qu'un Etat dont le peuple ne veut pas combattre

²⁴ *The making of strategy*, p.61

pour ses propres intérêts se trouve dans l'impossibilité de les défendre dans la durée.

"Une cité qui utilise des armées étrangères craint à la fois les étrangers dont elle loue les services et ses propres citoyens ... comme le faisait Rome, une cité bien dirigée ... autorisera les seuls citoyens à pratiquer la profession des armes."²⁵

Gustave Adolphe, roi de Suède

Gustave Adolphe va construire la première armée nationale des temps modernes; le modèle disparaîtra avec lui dans sa victoire posthume de Lützen (1632) pour renaître de ses cendres, un siècle et demi plus tard, avec la Révolution Française. Comme l'armée de l'An II, l'armée populaire suédoise, dynamisée par la révolution tactique initiée par le souverain, va remporter de remarquables succès et vaincre par trois fois les Impériaux au cours de sa foudroyante campagne jusqu'aux contreforts des Alpes. Dès le début de son règne, le jeune roi exerce une dizaine d'années sans discontinuité ses talents guerriers contre la Russie, le Danemark et la Pologne; il y forge ses nouvelles conceptions tactiques. Il acquiert non seulement une forte expérience militaire, mais également la conviction que la Suède ne pourra disposer des forces armées exigées par sa sécurité et ses ambitions que si elle fait appel, pour leur constitution, à toutes ses ressources humaines; en un mot, si elle mobilise son peuple. Dans une double démarche convergente, Gustave lance le

mouvement de réformes administratives et sociales qui doit permettre à sa Nation de générer humainement et économiquement son armée et organise la mobilisation de ses forces avec l'appui psychologique du clergé.

"Tous les hommes de seize à soixante ans devaient se rendre au point d'incorporation locale ; les salariés et ceux qui ne possédaient pas de logement étaient les premiers enrôlés. Des autres, on prit un dixième ... un seul fils fut retenu par famille et les pères sans enfant ne furent pas gardés..."²⁶

Face au nombre qui le menace, Gustave conçoit ainsi la réponse asymétrique qui lui confère en deux ans (1630-32) la maîtrise de l'Allemagne, de la Poméranie à la Bavière. Cette première armée nationale, forte de sa motivation populaire, organisée de nouveaux concepts tactiques, financée par Richelieu, renforcée autant que de besoin de troupes subsidiaires recrutées sur le théâtre d'opération, commandée au feu par son roi, va bouleverser les équilibres de la guerre de Trente Ans et marquer l'émergence de l'ère militaire moderne.

LA RECHERCHE DE L'ADHÉSION POPULAIRE

La Révolution française confère au peuple sa place essentielle dans la dialectique Clausewitzienne. Essentielle d'abord, parce que, comme dans les guerres de la Révolution et de l'Empire, c'est son poids, sa force même qui confère son

²⁵ Machiavel, *The Art of War*, p.576, 585

efficacité à l'instrument militaire. Primordiale encore, et particulièrement aujourd'hui, parce que de sa volonté, de son soutien, dépend la capacité des responsables politiques d'utiliser l'instrument militaire pour parvenir à la réalisation de leurs fins. Primordiale enfin, parce que seule l'adhésion populaire confère sa légitimité à l'action populaire:

"C'est la communauté des citoyens qui légitime l'action de l'état dans sa double dimension d'intégration interne et d'action extérieure."²⁷

C'est ce que Sun Tzu appelait déjà "l'influence morale":

"Par influence morale, j'entends ce qui fait que le peuple est en harmonie avec ses chefs, et qu'ainsi il les accompagne dans la vie jusqu'à la mort, sans crainte du péril mortel."²⁸

L'exemple américain : une constante et des erreurs.

L'adhésion populaire aux fins politiques est un acteur majeur de l'histoire des Etats-Unis. La Guerre d'Indépendance représente la première émergence de cette volonté populaire; malgré les difficultés initiales rencontrées par les responsables politiques de la jeune Nation, elle va progressivement se cristalliser et forger la défaite anglaise. La Guerre de Sécession constituera, de part et d'autre, la place croissante de ce facteur dans la réalisation des objectifs stratégiques et politiques. Le peuple devient un élément de stratégie ; ainsi, le Président Lincoln, constatant la fragilité

²⁶ Théodore A. Dodge, *Gustavus Adolphus*, p.154

²⁷ Dominique Schnapper, *La communauté des citoyens*, p.48

du soutien populaire à sa stratégie d'action et sa sensibilité à la durée de cette dernière, s'efforça de conduire une campagne rapide et brutale. Ultérieurement, tous les conflits dans lesquels seront engagées les Etats-Unis verront les responsables gouvernementaux obtenir le soutien populaire et parvenir à leurs fins ... ou l'ignorer et échouer dans leurs visées.

Roosevelt et la Deuxième guerre mondiale

Au cours du deuxième conflit mondial, la recherche de l'adhésion populaire aux fins politiques de la Nation constitue l'un des fils directeurs de l'action du Président Roosevelt.

Après l'attaque japonaise sur Pearl Harbor, il estime que les passions populaires pourraient le contraindre à concentrer les efforts américains sur le Japon, ce qui aurait été contraire aux décisions stratégiques de l'alliance. Contre l'avis de ses chefs d'état-major, le Président considérait, on le sait, que l'intérêt des Etats-Unis - donc de l'Alliance - consistait bien à obtenir d'abord la défaite allemande; cette stratégie ne pouvait aller cependant à l'encontre de l'opinion intérieure. Roosevelt prit la décision d'accélérer l'engagement des Etats-Unis (opération *Torch* puis campagne de Tunisie) afin que ses forces soient effectivement impliquées dans les combats au plus tôt et, en tout état de cause, avant la fin de l'année 1942, c'est à dire moins d'un an après l'humiliation de Pearl Harbor.

²⁸ Sun Tzu, *The Art of War*, p.64

Parallèlement, afin de se dégager de la pression du lobby "Pacifique", il autorisa la conduite d'opérations offensives dans ce théâtre si l'opportunité s'en présentait. Soucieux de maintenir tendue la volonté populaire, il fit en sorte que les opérations se succèdent sans discontinuer, afin que, du débarquement en Sicile puis des opérations en Italie jusqu'à l'attaque frontale en Normandie, le peuple américain ait le sentiment de progrès constants vers la victoire. Parallèlement, il mène une importante campagne de communication au sein de la Nation, auprès des décideurs et relais d'opinion. Ses chefs d'état-major, et en particulier le général Marshall, expliquent sans relâche au Congrès, à la presse et aux différents groupes d'intérêt l'énormité de la tâche à accomplir et l'importance des efforts nationaux.

Gordon A. Craig considère que son peu d'empressement ultérieur à suivre les vues stratégiques de Churchill sur les menées soviétiques relève de cette même logique. Selon lui, Roosevelt considérerait que la volonté populaire maintenue depuis trois ans n'aurait pas résisté à ce changement de portage; les affaires intérieures européenne n'étaient pas le vrai sujet de préoccupation de ses concitoyens. Seule importait une victoire rapide et tout démembrement de la Grande Alliance aurait porté un coup fatal à cet objectif. Pour le Président, le maintien du soutien populaire et d'un accord avec l'URSS était d'autant plus

important qu'il savait devoir ultérieurement régler le problème japonais, ce qui ne paraissait pas possible sans le soutien soviétique²⁹.

Kennedy et la crise de Cuba

Plus brève, mais particulièrement intense et particulièrement dangereuse pour les Etats-Unis et les autres Nations, la crise de Cuba va voir le Président américain rechercher un soutien populaire absolument nécessaire aux décisions dramatiques qu'il pouvait être amené à prendre. Non seulement l'opinion américaine mais également l'opinion mondiale devait, et souhaitait, savoir la vérité sur le déploiement des missiles soviétiques, affirmé par les Etats-Unis et infirmé par l'Union Soviétique. Les reconnaissances aériennes sur Cuba fournirent au Président l'outil nécessaires. Le "coup médiatique" est organisé; le représentant des Etats-Unis auprès des Nations Unies fait découvrir ces preuves indiscutables à l'opinion internationale lors d'une session dramatique de l'Organisation des Nations Unies. Ce fait sans précédent acquiert immédiatement l'adhésion stratégique de sa population au Président Kennedy; elle lui donne la légitimité fondatrice de la fermeté indispensable à la résolution de la crise.

Les Présidents et la guerre du Vietnam

²⁹ pour ces interprétations, voir Gordon A. Craig, *Makers of Modern Strategy*, p.506, 507

L'exécutif américain aborde et conduit le conflit vietnamien dans une approche strictement jominienne. Le tactique et le quantitatif, l'usage extensif d'indicateurs chiffrés, tenaient virtuellement lieu de vision stratégique; c'est à l'aide de puissants ordinateurs que l'on comptabilisait le nombre de tonnes de munitions déversées, le nombre de morts et de blessés de part et d'autre, le nombre de villages sécurisés etc ... L'approche scientifique remplaçait la recherche du soutien populaire de l'action gouvernementale, de la compréhension de l'ennemi et de la nature de la guerre. C'est du moins la thèse de Harry G. Summers³⁰, considérée aujourd'hui aux Etats-Unis et dans son armée en particulier, comme l'une des analyses les plus pertinentes de l'échec américain.

La faiblesse essentielle de l'exécutif est l'absence de recherche de l'adhésion populaire; elle conduira finalement au retrait. Pour Summers, la guerre du Vietnam a été conduite comme un conflit limité de type XVIIIème siècle, une de ces guerres "qui devenait seulement l'affaire du gouvernement parce que ce gouvernement était séparé du peuple et se comportait comme s'il était lui-même l'Etat."³¹ Aujourd'hui encore, la guerre du Vietnam reste la "guerre de Johnson" ou la "guerre de Nixon" mais non la guerre de la Nation américaine. Malgré les leçons de la guerre

³⁰ Harry G. Summers, *On Strategy*

³¹ Clausewitz, *On War*, VIII:3, p.589

de Corée et l'affirmation du Congrès que "jamais plus les Etats-Unis ne seraient impliqués dans une guerre sans le consentement du Congrès"³², l'engagement et l'escalade demeureront jusqu'au bout une affaire d'Exécutif, sans que le soutien et l'engagement du peuple américain ait été acquis.

En 1976, trois ans après le désengagement des Etats-Unis et un an après la chute de Saïgon, le chef d'état-major de l'armée de terre des Etats-Unis évoquait l'importance du lien stratégique du lien entre armée et nation.

"Le Viêt-nam a constitué une réaffirmation de la relation particulière entre l'armée américaine et le peuple américain. L'armée américaine est vraiment l'armée du peuple en ce sens qu'elle appartient au peuple américain qui porte un intérêt jaloux de propriétaire dans ses engagements. Quand l'armée est engagée, le peuple américain est engagé, quand le peuple américain n'est plus engagé, il est inutile d'essayer de continuer à engager l'armée américaine. En dernière analyse, l'armée américaine n'est pas tant un outil de l'Exécutif qu'elle est un membre du peuple américain..."³³

Robert MacNamara, artisan essentiel du conflit en tant que Secrétaire à la Défense sous la Présidence de Lyndon Johnson, reconnaît la nature de l'erreur majeure dans un interview donné en 1995.

"Nous avons négligé de lancer le Congrès et le peuple américain dans un débat franc et complet sur les avantages et les inconvénients d'un engagement militaire à grande échelle dans le Sud-Ouest asiatique avant de commencer notre action ... lorsque des événements imprévus nous conduisirent à faire autre

³² US Senate, *Military Situation in the Far East*, 82nd Cong. 1st Sess. 1951

³³ Général Fred C. Weyand, Chief of staff, US Army, in *Armor*, septembre-octobre 1976

chose que ce que nous avions prévu initialement, nous ne parvinrent pas à conserver le soutien populaire, en partie parce que nous n'avons pas expliqué ce qui se passait et les raisons pour lesquelles nous faisons ce que nous faisons. La force la plus profonde de la Nation ne repose pas sur ses prouesses militaires mais, plutôt, dans l'unité de son peuple. Nous ne sommes pas parvenus à la maintenir."³⁴

Aujourd'hui

Si la leçon coréenne n'a guère servie dans le conflit vietnamien, les deux expériences semblent avoir désormais conjointement porté leurs fruits. Comme les diverses opérations plus ponctuelles dans lesquelles l'armée des Etats-Unis a été engagée³⁵, la guerre du Golfe va faire l'objet d'une campagne de communication importante visant à assurer le soutien populaire; par ailleurs l'une des idées fixes de l'Exécutif sera de réduire strictement les pertes et d'éviter un engagement prolongé. La crainte d'un retournement incontrôlable de l'opinion lors du retour des premiers cercueils sur le continent américain ramène les Etats-Unis à leur *tradition : rassembler une force écrasante, l'utiliser brutalement, vaincre et se désengager rapidement*. En fait, la première partie de l'opération, *Bouclier du désert*, aura permis de préparer le champ de bataille dans ce

³⁴ MacNamara, in The Christian Science Monitor, 28 avril 1995

³⁵ Cette nécessité de la transparence en vue de l'établissement du soutien populaire à l'emploi des forces armées et donc de sa légitimité est désormais établie aux Etats-Unis. L'emploi de l'instrument militaire donne lieu à des opérations importantes et coordonnées de communication. Ainsi par exemple, le 16 décembre 1998, au moment même où le Président Clinton concluait une longue partie de bras de fer entre l'ONU et le gouvernement irakien en donnant l'ordre d'effectuer des frappes aériennes en Irak en vue de détruire son potentiel nucléaire, biologique et chimique, il s'adressait au peuple américain pour donner dans le détail les raisons de l'intervention de leurs forces armées et les buts politiques recherchés. L'adresse présidentielle était immédiatement suivie d'une conférence de presse données par le Secrétaire à la Défense Cohen et le chef d'état-major des armées, le général Shelton.

but ; la décision sera acquise et la guerre terminée avant que les corps des premières victimes de *Tempête du désert* ne reviennent sur le continent américain. La décision de l'arrêt brutal des hostilités sera aussi due, en partie, à la crainte de l'Exécutif de voir les spectacles télévisés de destruction et de carnage influencer négativement sur l'opinion américaine jusque là favorable.

Si l'intégration des réserves dans l'armée américaine trouve aujourd'hui l'un de ses fondements dans les impératifs budgétaires, elle prend racine dans l'échec vietnamien et repose sur une volonté conceptuelle des responsables militaires. Dès la fin de l'engagement au Vietnam, le chef d'état-major de l'armée de terre, le général Abrams insiste sur le fait que les forces ne doivent plus être engagées sans l'accord tacite du peuple américain. Il initie un courant de restructuration qui vise à rendre totalement impossible l'engagement de l'armée dans un conflit majeur sans la participation de la Réserve.

"L'une des décisions les plus fatidiques de la guerre du Vietnam fut le refus de Lyndon Johnson de faire appel aux réserves ... comme chef d'état-major, il (le général Abrams) apparut déterminé à faire en sorte que jamais à nouveau un Président n'ait la capacité d'envoyer l'armée faire la guerre sans leur utilisation. Le moyen pour parvenir à cette fin fut un renouvellement des structures qui intégra la réserve et l'active si étroitement qu'il était pratiquement

impossible d'extraire les réserves du tout ainsi constitué."³⁶

La création de ce qui va devenir la "Total Force" commence à partir du milieu des années 70. Progressivement, les unités d'active d'appui et de soutien ouvrent leurs tableaux d'organisation à des effectifs croissant de la Garde Nationale et de la Réserve. A la fin des années 80, 52% des troupes de mêlée et 67% des troupes d'appui et de soutien appartenaient à ces composantes. Pour l'année fiscale 1999, par exemple, 63% des unités d'artillerie sont de la Garde et l'armée d'active ne fournit que 28% des éléments de soutien. Désormais l'organisation et les plans d'engagement sont tels qu'il est devenu structurellement impossible à l'armée américaine de prendre part au moindre engagement sans faire appel au personnel de réserve.

Cette recherche d'implication populaire est constamment lisible. En 1992, pour la première fois, le document jusqu'alors confidentiel sur la stratégie militaire nationale (*National Military Strategy* - document présidentiel émanant de la Maison Blanche) est diffusé dans le grand public. Objectif recherché : l'adhésion du soutien populaire par la transparence des finalités, à un moment où la fin de la guerre froide et les lendemains de la guerre du Golfe font peser de lourdes

³⁶ Lewis Sorley, *Thunderbolt- from the Battle of the Bulge to Vietnam and Beyond*, p.361-364

interrogations sur la nécessité de l'outil militaire.

Parallèlement, l'expression *guerre de la Nation* est employée dans tous les écrits officiels dès qu'il s'agit d'exprimer la finalité des forces ; il s'agit, sans ambiguïté, de gagner "*the Nation's War*". Enfin, la nécessité de liens étroits entre le gouvernement et le peuple pour la réalisation des fins politiques est exprimée clairement dans les livraisons successives de la *National Security Strategy*:

"Le peuple américain joue légitimement un rôle central dans la façon dont les Etats-Unis exercent sa puissance hors de ses frontières. Les Etats-Unis ne peuvent pas soutenir longtemps un engagement sans le soutien de l'opinion publique, et des consultations étroites avec le Congrès sont importantes à cet égard. Quant l'intervention de l'Amérique est jugée utile à ses intérêts, nous devons rester clairs sur les objectifs et résolus dans l'exécution."³⁷

La mobilisation morale du peuple anglais

L'action du Premier Ministre Winston Churchill dans la recherche de l'adhésion à la politique nationale pendant le deuxième conflit mondial est également remarquable, au point qu'il finit par incarner dans sa propre personne la volonté populaire. Il est convaincu que le peuple anglais est engagé une guerre totale qui ne peut être conduite victorieusement que si l'engagement populaire est entier. Au peuple anglais, il n'a rien d'autre à offrir que "du sang, de la sueur et des larmes" et il sait que la mobilisation psychologique est l'outil

indispensable de sa Grande Stratégie; comme l'écrira ultérieurement Dominique Schnapper, il est estimé que :

"... pour vaincre, les Etats des Nations démocratiques doivent obtenir que les citoyens soient convaincus de la justesse de leur cause."³⁸

Fort de son expérience de la Grande Guerre, Churchill prêtait une attention particulière aux conséquences que pouvaient avoir des décisions opérationnelles, voire tactiques, dans le domaine de la volonté nationale. Selon un procédé assez semblable à celui du Président Roosevelt s'efforçant de maintenir les forces américaines en action afin de préserver la passion populaire, Churchill va constamment soutenir le moral anglais, en déclenchant parfois des actions militaires dont le seul objet sera l'effet retour sur ce moral. Ainsi en est-il des bombardements stratégiques de l'Allemagne qu'il considérerait davantage comme un outil psychologique à l'égard du peuple anglais que comme une arme destinée à affaiblir le moral et l'économie outre-Rhin ; on connaît d'ailleurs leur impact très limité dans ce dernier domaine. Au début de l'année 1942, alors que les troupes de l'Alliance n'ont pas encore agité et que les Britanniques éprouvent de sérieuses difficultés en Cyrénaïque, le Premier Ministre réplique ainsi à l'état-major de la Royal Air Force:

³⁷ *A National Security Strategy For a New Century*, The White house, octobre 1998, p.15

³⁸ Dominique Schnapper, *La communauté des citoyens*, p.111

"Ne discutez pas sur la valeur des bombardements en Allemagne parce que j'ai ma propre opinion à ce sujet ; ils ne sont pas décisifs, mais c'est mieux que de ne rien faire."³⁹

Le peuple français dans l'effort

En France, le premier conflit mondial sera également marqué par un souci constant du moral populaire: "l'arrière" doit tenir! L'effort militaire conduit par les armées ne peut se satisfaire, moralement et matériellement, d'une mobilisation incomplète de la population. Les campagnes de communication se succèdent pour soutenir l'effort national; les lettres des soldats du front sont contrôlées pour qu'elles ne portent pas trop atteinte au moral de "l'arrière".

Lorsque l'enlissement, les échecs et la multiplication des pertes entraînera des défaillances, les responsables réagiront vivement. Sur le front d'abord, où les mutineries sont fermement contenues; le général Pétain rétablit l'ordre et la confiance grâce à sa réputation d'épargneur d'hommes et aux mesures habiles qui améliorent la condition du "poilu". A "l'arrière", des manifestants lancent des "A bas la guerre" au cours de meetings parisiens; Clemenceau forme un nouveau ministère "jusqu'au boutiste" et fait arrêter l'ancien ministre Caillaux. Le courant défaitiste est surmonté; malgré les difficultés, le

³⁹ cite dans Jablonski, Churchill, The Making of a Grand Strategist, USAWC, SSI, p.72

soutien du peuple français reste acquis et permet la victoire finale de 1918.

Jean Autin rapporte que le maréchal Foch, généralissime des armées alliées à la fin du conflit, en conservait deux idées forces. La première était que la puissance de feu est le plus sûr garant de la victoire, la deuxième que "la force morale de tout un peuple est la condition du succès". La victoire des peuples supposait pour lui l'obstination et la détermination populaire; la guerre avait vu l'effondrement des grands empires militaires, ceux des Romanov, des Habsbourg et des Hohenzollern. L'autorité absolue n'était pas venue à bout, au moment décisif du sursaut national des démocraties.⁴⁰

Cette recherche de l'adhésion nationale va constituer, depuis la fin de ce conflit, un des axes d'effort de l'autorité politique ; le renforcement des liens Armées-Nation constitue encore l'épine dorsale des politiques de communication. Après la décision de professionnalisation (février 1996) du Président Chirac, la recherche de substituts au Service National dans son rôle de vecteur de consensus montre bien que la "bataille de l'adhésion", pour reprendre une expression de l'état-major de l'armée de terre, continue à constituer une préoccupation majeure des responsables politiques.

Le problème particulier des guerres révolutionnaires

Dans leurs manifestations actuelles, les guerres révolutionnaires paraissent aujourd'hui relever d'un oubli de l'histoire. Leur analyse n'est cependant pas sans intérêt car si la doctrine qui les alimentait a perdu de sa force, un grand nombre de leurs caractéristiques perdure dans des conflits dits de "libération". Leur marque est la place prépondérante de la dimension politique dans leur conduite et le rôle encore plus central qui occupe le peuple. L'objectif révolutionnaire était différent, mais ses manifestations guerrières partagent beaucoup avec les conflits émergents, insurrectionnels, religieux ou ethniques.

La recherche de l'appui populaire revêt une importance toute particulière dans les conflits révolutionnaires, puisque ce type de conflit est censé être conduit dans l'intérêt même du peuple. Cette recherche est essentielle pour les deux parties; c'est, dans la durée, le soutien ou la défection du soutien populaire qui décide de la victoire. D'un côté et de l'autre, l'enjeu revêt la même importance.

Pour Roger Trinquier⁴¹, l'objectif du pouvoir politique régulier doit être de vaincre l'organisation clandestine tout en maintenant la confiance et l'appui de la population. Plus encore que dans les conflits traditionnels, l'action militaire, qui

⁴⁰ Jean Autin, *Foch*, p.346, 347

⁴¹ Roger Trinquier, *La guerre moderne*

doit d'abord viser à couper la guérilla de son soutien populaire, devient totalement subordonnée à la conduite politique du conflit. Pour le parti contre-révolutionnaire, la question est de savoir dans quelle mesure le mouvement insurrectionnel est dépendant de ce soutien ; de la réponse à cette question répond l'équilibre à trouver entre l'approche militaire directe de destruction et l'approche indirecte qui vise à ruiner ses possibilités d'action par l'effondrement politique du soutien populaire. Pour les révolutionnaires, comme le suggère Thomas W. Collier⁴², la question doctrinale centrale est de décider de l'ordre des priorités. Faut-il considérer, à l'instar des révolutionnaires d'Amérique Latine, que la violence doit constituer le catalyseur de ce soutien? C'est l'exemple cubain de la chute rapide du régime de Batista; le modèle établi par Castro va se trouver propagé par Guevara jusqu'à son échec bolivien. Doit-on attendre, au contraire, l'établissement du soutien populaire pour commencer les actions militaires? Cette dernière option traduit l'idée maoïste de la suprématie totale des préoccupations politiques sur les opérations militaires; elle reprend aussi le constat, à la fois clausewitzien et jominien, qu'il est extrêmement difficile pour une armée régulière de combattre contre un peuple mobilisé. Ce sera, dans les années 30 et 40, l'esprit de la révolution de Mao

⁴² in *Makers of Modern Strategy*, p.820

puis de son interprétation indochinoise avec l'action conjuguée de Giap et de Ho Chi Minh : l'action armée ne sera recherchée qu'après l'établissement patient de la mobilisation politique, du soutien populaire et d'un encadrement révolutionnaire de "terrain" dévoué et discipliné .



La Révolution française ne s'est pas contentée d'instaurer la guerre des masses, faisant du peuple la force vive dont la Nation constitue sa puissance. Elle a redonné au peuple le rôle qu'il détenait dans la tradition classique; il devient le garant de la légitimité de l'action militaire et le facteur majeur d'efficacité des forces qu'il engendre. Le Comte de Guibert, sans l'avoir vécu, percevait la place désormais essentielle du peuple dans ce qui allait devenir la trinité clausewitzienne.

"Autrefois, la guerre n'était pour eux que celle d'un ministre, d'un ambassadeur ou d'un parti de cour ... une guerre entreprise par la nation en deviendra à la fois plus sacrée et moins onéreuse aux citoyens. Ils la regarderont comme leur propre cause ; ils feront plus volontiers de plus grands efforts." ⁴³

Des logiques essentiellement financières et techniques ont conduit, depuis la fin des années soixante-dix aujourd'hui un grand nombre d'Etats à professionnaliser leurs forces armées dans un mouvement qu'est encore venu accélérer l'issue heureuse de la guerre froide. La tendance paraît dans l'instant aussi

⁴³ Comte Jacques de Guibert, *De la force publique*, p.294, 295

justifiée qu'incontournable. Elle ne doit pas faire perdre de vue les enseignements de l'histoire. Le premier est sûrement que nul ne peut savoir aujourd'hui si la guerre - ou la défense - de masses ne viendra pas un jour rappeler le caractère fortement cyclique de l'histoire des hommes; la prudence exige donc de conserver, par un procédé adapté, la capacité de mobilisation populaire. La deuxième est que la professionnalisation n'enlève en rien la nécessité du soutien populaire à l'action militaire; il est donc sage de le préserver sur le long terme et de le considérer comme un facteur stratégique avant et pendant le déroulement d'un engagement armé.

L'évolution du contexte géostratégique ne modifie pas l'un des rôles fondamentaux du chef politique: tirer parti de l'énergie du peuple sans succomber à son pouvoir irrationnel

GOUVERNEMENT ET CHEFS MILITAIRES

L'unicité de la responsabilité politique et militaire élimine la complexité des relations entre les deux pôles clausewitziens. L'évolution des régimes politiques a relégué au rang de cas d'étude les règnes d'Alexandre, de Gustave Adolphe ou de Napoléon. Désormais, la dualité des pouvoirs ouvre le spectre des relations possibles entre les deux centres d'autorité; l'histoire, pour sa part, montre la rareté de leur meilleur équilibre.

RÉFÉRENCES CLASSIQUES : ATHÈNES ET ROME

Guibert se préoccupe des relations entre hauts responsables militaires et politiques. Il constate, à la fin du XVIII^e siècle, que "le rapport important qui liait leurs constitutions militaires à leurs constitutions politiques" est l'une des raisons importantes pour lesquelles "les Grecs et les Romains nous étaient fort supérieurs"⁴⁴.

Athènes

Le système politique athénien établit un lien naturel entre responsables politiques et chefs militaires. Les dix généraux (*strategoï*) sont élus pour un an, sans limitation du nombre de mandat ; ils doivent faire preuve d'un sens politique certain pour parvenir à cette charge et s'y maintenir. Claude Mossé relève que, progressivement, les stratèges finissent par devenir les premiers magistrats de la cité, placés non seulement à la tête de l'armée mais aussi de toute l'administration, les guerres médiques ayant notablement contribué à accroître leur puissance⁴⁵. La charge est d'ailleurs dangereuse. Les échecs se traduisaient par des mises en accusation publiques et des punitions sévères : après l'échec de l'expédition navale d'Athènes en Thrace, Thucydide fut accusé de trahison et, fuyant une sentence de mort, dut s'exiler pendant vingt ans !

⁴⁴ Comte Jacques de Guibert, *Essai général de tactique*, p.79

⁴⁵ Claude Mossé, *Les institutions grecques*, p.27

Péricles fut général pendant trente années; menant les campagnes qui lui semblaient nécessaires, il acquit un soutien permanent du peuple, au point que Thucydide dépeint le gouvernement d'Athènes en son temps comme celui d'une démocratie conduite par son premier citoyen⁴⁶.

Rome

Le lien entre les chefs militaires et les responsables politiques est également très fort à Rome. En fait, aucun citoyen romain ne peut prétendre à une charge politique s'il n'a effectué dix ans de campagne⁴⁷; l'héroïsme, l'expérience des combats au corps à corps, la gloire militaire, font beaucoup pour l'accession à ces charges. Comme le rapporte Alvin H. Bernstein⁴⁸, le degré de sacrifice demandé aux chefs politiques est très élevé ; au cours de la deuxième guerre punique, sur une période de dix ans, douze des vingt consuls périrent au combat. Ce comportement confère une grande légitimité aux sacrifices que la caste en charge des responsabilités politiques demande aux citoyens, puisqu'elle exige les mêmes efforts de ses propres membres.

⁴⁶ cité par Donald Kagan, *The making of strategy*, p.29

⁴⁷ Polybius, VI. 19.4, cité par William V. Harris, *War and Imperialism in Republican Rome* (Oxford, 1979), p.11

⁴⁸ Alvin H. Bernstein, *The Making of Strategy*, p.63

RELATIONS ENTRE LES PÔLES "POLITIQUE" ET "MILITAIRE"

En termes d'efficacité, l'unicité du commandement militaire et politique constitue la solution idéale. C'est probablement pour cette raison que certaines constitutions modernes confient encore à leurs chefs d'Etat (France, Etats-Unis...) les fonctions de "chef des armées" ou de "commandant en chef". Rome et la Grèce présentent des exemples classiques de l'efficacité politique d'un lien étroit entre les institutions militaires et gouvernementale. L'histoire moderne et contemporaine montre également à la fois l'utilité d'un lien fort entre ces deux pôles de la remarquable trinité clausewitzienne et la nécessité du contrôle politique.

Des exemples contemporains

Nombre de monarques européens vont partager avec bonheur les rôles de chef d'Etat et de chef militaire, certains avec une remarquable efficacité. Maurice de Nassau, Prince d'Orange, conjugua avec une rare efficacité ses fonctions régaliennes et celles de chef militaire. A la tête de ses troupes, il conquiert sur les espagnols de nombreuses places fortes et parvint à établir l'indépendance néerlandaise (trêve de douze ans, 1609), établissant ainsi sa réputation de plus grand capitaine de son temps. Gustave Adolphe, roi de Suède, s'avéra aussi fin politique que stratège avisé. Jouant des alliances diplomatiques, réorganisant son armée et renouvelant les

conceptions tactiques, il va faire preuve de qualités remarquables de chef de guerre au cours de la guerre de Trente ans ; sa foudroyante chevauchée au coeur de l'Allemagne va lui permettre de vaincre par trois fois les Impériaux, avant de trouver la mort au cours de sa grande et dernière victoire de Lützen (1632). Pendant quinze ans, Bonaparte puis Napoléon, conjugua en sa seule personne l'ensemble des pouvoirs politiques et militaires, assurant une parfaite convergence des efforts nationaux et faisant de l'outil militaire un instrument politique particulièrement efficace. Lors du conflit franco-prussien, le roi Guillaume Ier prit le commandement en chef des armées, les accompagna dans leur campagne et prit une part réelle aux décisions opérationnelles; il se tenait sur les hauteurs de Sedan quand son armée y contrainst à la reddition l'armée de MacMahon écrasée par l'artillerie allemande.

Des exemples modernes

Sauf exception, les Etats modernes ont institué une nette différenciation entre le pouvoir politique et le pouvoir militaire. La nature de la relation établie dans cette dualité influe directement sur les conflits. De cette tension, de la force réciproque de chacun des pôles vont dépendre l'évolution et le résultat de la guerre.

Foch et Clemenceau: l'efficacité hiérarchique

Les relations entre pouvoir politique et responsables militaire en Allemagne au cours de la Grande Guerre ont déjà été longuement évoqués ; la progressive suprématie du pouvoir militaire y conduisit pas à pas le conflit dans son enlissement meurtrier et inutile. Les choses étaient sensiblement différentes en France où la tradition démocratique de contrôle gouvernemental des forces armées et de collaboration des deux pouvoirs constituait une tradition déjà bien établie. Au début du conflit, "le grand prestige dont les militaires bénéficiaient depuis des siècles leur donnèrent l'avantage sur les responsables civils"⁴⁹. Les revers initiaux et l'enlissement sanglant du conflit contribuèrent au rééquilibrage des responsabilités dans les décisions stratégiques. Sir Edward Spears rapporte cependant que, encore en 1917:

"Le Conseil était entravé par son manque de connaissances techniques et prisonnier de l'opinion publique qui, connaissant son ignorance en matière militaire, n'aurait pas supporté l'intrusion civile dans la sphère de responsabilité militaire ... ce que cette faiblesse dans la direction suprême de la guerre aura coûté en vies humaines et en argent ne pourra jamais être évalué."⁵⁰

Le Président Pointcaré, son Premier Ministre Ribot et le Ministre de la Guerre Painlevé n'osèrent pas s'opposer à l'offensive Nivelle qui s'avéra désastreuse (100 000 morts

⁴⁹ Jere King, *Generals and Politicians* (Berkeley, 1951), p.242

⁵⁰ Edward Spears, *Prelude to Victory* (London, 1939), p.377

alliés en cinq jours de combat) et conduisit aux problèmes de moral qui ont déjà été évoqués. Cet échec va marquer un tournant dans la conduite de la guerre, avec l'émergence d'un nouvel homme fort, Clemenceau; le "Tigre" va assurer l'intégralité de ses prérogatives avec une fermeté légendaire, instituant une "véritable dictature de salut public".

"Il résume son programme en une formule lapidaire : "Je fais la guerre". "Ma formule est la même partout. Politique intérieure ? Je fais la guerre. Politique étrangère ? Je fais la guerre, je fais toujours la guerre ... La Russie nous trahit ? Je continue à faire la guerre. La malheureuse Roumanie est obligée de capituler ? Je continue à faire la guerre et je continuerai jusqu'au dernier quart d'heure, car c'est nous qui aurons le dernier quart d'heure."⁵¹

Le "Père la Victoire", selon le surnom qu'il se forge, va assurer dès lors un contrôle politique de la guerre, oeuvrant en collaboration étroite, et parfois conflictuelle, avec le Maréchal Foch. Multipliant les visites au front, coiffant le casque des "poilus" pour se rendre en première ligne, il jouit très vite d'une formidable popularité dans les armées. Il bénéficie, tant sur le plan politique que militaire, d'une légitimité peu contestée; elle va permettre le redressement moral de la France, la saine coordination de ses efforts et les derniers menées victorieuses des armées sous la poigne du Maréchal Foch qu'il a réussi à imposer comme commandant en chef interalliés.

L'homme qui prétendait que "la guerre est une chose trop sérieuse pour en laisser la conduite aux seuls militaires" avait réussi à établir des relations fructueuses et hiérarchiques particulièrement efficaces entre les deux pôles clausewitziens. Adolf Hitler, ou la concentration désastreuse des pouvoirs

Le totalitarisme du régime nazi va faciliter l'établissement de relations étroites entre pouvoir politique et pouvoir militaire par leur fusion ultime en la personne d'Adolf Hitler. Ses fonctions de Chancelier et sa place de chef incontesté du seul parti politique allemand lui confèrent l'autorité politique suprême. Son autorité sur l'armée est parfaitement établie par le serment d'allégeance qu'officiers et sous-officiers prononcent à partir d'Août 1934. La réorganisation de février 1938 place sous son autorité directe le Commandement suprême de la *Wehrmacht*. Il renforce encore son autorité directe en s'instituant commandant en chef de l'armée de terre à partir du mois de décembre 1941. Cette situation plaçait toutes les décisions stratégiques sous son seul pouvoir politique, les chefs militaires n'intervenant, le plus souvent difficilement, que comme conseillers. Gordon A. Craig⁵² rapporte le jugement porté par le général Jodl, qui conserva le poste de chef du

⁵¹ Ducasse, Meyer et Perreux, *Vie et mort des Français 1914-1918* (Hachette, 1959)

⁵² Gordon A. Craig, *Makers of Modern strategy*, p.492

bureau des opérations du Commandement suprême de la Wehrmacht pendant toute la seconde guerre mondiale.

"Hitler voulait avoir un état-major qui traduisait ses décisions en ordres qu'il pouvait ensuite donner entant que Commandant suprême de la Wehrmacht, mais rien de plus ... il s'offusquait de tout conseil se rapportant aux décisions majeures de la guerre et ne s'intéressait absolument pas aux autres points de vue ; au cas où on y faisait allusion, il tombait dans une agitation enragée et incontrôlée ...

L'homme qui avec des forces numériquement inférieures avait fait tomber comme un château de cartes dans une campagne de quarante jours la puissance militaire redoutée de la France, ne voulait plus, après ce succès, écouter les conseillers militaires qui l'avaient précédemment mis en garde contre une telle extension de sa puissance militaire."

La conviction croissante du Führer dans son infaillibilité en tant que chef politique et stratège, fortement basée sur ses succès de 1939 et 1940, conduisirent progressivement l'Allemagne vers sa totale défaite. La tension dialectique entre les deux pôles se traduisait par la suprématie écrasante du pôle "politique" au détriment de l'efficacité globale du système politico-militaire.

Churchill : le pouvoir de la Grande Stratégie

Dans l'exercice de ses responsabilités, Churchill va se souvenir de la réflexion de Lloyd George (ce dernier joua en Grande Bretagne, à partir de 1917, un rôle équivalent à celui de Clemenceau en France) appréciant dans ses mémoires les évolutions des relations civilo-militaires au cours de la Grande Guerre :

"Me retournant vers cette guerre dévastatrice et observant la part prise à sa direction respectivement par les hommes d'Etat et les soldats, j'en viens définitivement à la conclusion que les premiers se montrent beaucoup trop prudents dans l'exercice de leur autorité sur les chefs militaires."⁵³

Churchill va donc chercher à rassembler dans ses mains tous les pouvoirs qui lui paraissent indispensables à l'établissement et à la conduite d'une stratégie nationale. Il veut pouvoir jouer sur l'ensemble de ses composantes, politique, économique, psychologique et militaire. Dès sa nomination aux fonctions de Premier Ministre, il introduit les changements structurels qui lui permettent d'être à la fois chef du gouvernement et commandant suprême des forces armées.

Il met sur pied un Cabinet réduit et, avec l'assentiment royal mais sans mandat du Parlement, assume directement en son sein les fonctions de Ministre de la Défense. Il constitue un Comité de Défense placé directement sous ses ordres et dont la composition s'apparente à l'actuel "*National Security Council*" américain ; le Comité des chefs d'état-major se réunit tous les jours en sa présence et il a une autorité directe sur les Comités interarmées de planification et de renseignement. Progressivement, les véritables pouvoirs échappent au Cabinet et au Parlement pour venir se concentrer dans les mains de Churchill et de ses chefs d'état-major qui détiennent, ensemble,

⁵³ David Lloyd George, *War Memoirs* (London, 1933-1937), VI p.3421

tous les instruments de pouvoir de la Grande Stratégie britannique. L'intrication étroite et hiérarchique entre pouvoir militaire et pouvoir politique va engendrer une grande efficacité dans l'établissement et la conduite de la stratégie nationale comme des stratégies opérationnelles. Pour Ronald Lewin:

"La personnification en Churchill des autorités politiques et militaires constitua le point capital pour une nouvelle structure du Haut Commandement qui s'avéra être le système centralisé le plus efficace pour conduire une guerre, que ce soit en Grande Bretagne ou ailleurs."⁵⁴

Roosevelt : la maîtrise de la stratégie militaire

Bien que le Président Roosevelt ne se soit que tardivement senti réellement concerné par la montée des fascismes en Europe, il va chercher à concentrer les pouvoirs en sa main dès que la guerre, et l'implication des Etats-Unis, devient probable. Ses antécédents comme Ministre adjoint à la Marine de 1913 à 1920, sa participation à l'Exécutif au cours du précédent conflit, lui donnent confiance dans sa capacité à intervenir directement dans les décisions militaires et stratégiques.

En juillet 1939, il use de ses prérogatives de Commandant en chef pour rassembler dans un nouveau bureau exécutif présidentiel le Comité interarmées de planification, qui réunit les chefs d'état-major, et le Comité des munitions de l'armée de

⁵⁴ Ronald Lewin, *Churchill as Warlord* (New York, 1973), p.32

terre et de la marine qui est en charge des programmes d'armement. Le pouvoir militaire des Etats-Unis se trouve donc entre ses mains; en tant que chef de l'Exécutif, il peut en outre agir directement sur les autres leviers de la stratégie nationale. Cette centralisation lui permettra d'établir, avec fermeté on le sait, puis de mettre en oeuvre la stratégie d'ensemble qu'il a choisie.

Progressivement cependant, il se reposera davantage sur les jugements militaires de son chef d'état-major interarmées, le général Marshall, et laissera les rênes de plus en plus longues à ses commandants de théâtre, le général Eisenhower en particulier. Parallèlement, plus les Etats-Unis pèseront dans l'Alliance, plus Roosevelt va subordonner sa Grande Stratégie aux considérations d'ordre domestiques. En particulier, son refus de réagir stratégiquement à la menace soviétique comme lui demandait instamment Churchill reposait en partie sur le fait qu'il savait devoir mener, vis à vis de sa propre opinion publique, une guerre rapide et décisive, focalisée sur les raisons initiales de l'engagement du peuple américain dans la guerre.

On retrouve là une dérive naturellement liée à la direction politique de la guerre. Si cette direction politique est indispensable à la fois à la construction de la stratégie nationale dans une saine coordination de toutes ses facettes

comme à la conduite et la maîtrise du conflit, elle porte en elle-même ce risque de subordination outrancière de la Grande Stratégie aux considérations de politique intérieure. Cette ingérence des affaires intérieures est consubstantielle aux démocraties; aux responsables politiques d'en maîtriser au mieux les effets néfastes. Mais ce serait "une abstraction que de croire que la politique intérieure d'une Nation n'est pas conditionnée largement par l'extérieur, et inversement."⁵⁵



De l'équilibre des relations entre pouvoir politique et hauts responsables des forces armées naît l'efficacité de l'instrument militaire au service des fins politiques. Une direction politique trop ferme ou obtuse peut conduire aux pires désastres ou subordonner trop fortement les stratégies extérieures aux contraintes domestiques; le laxisme est pire, puisqu'il tend à inverser les fins et les moyens, à "tactiquiser" la politique. La fin de la Grande Guerre présente probablement, en France, un compromis remarquable tant par son efficacité que par sa rareté.

Dans l'évidence partagée mais parfois divergente du bien commun, la juste tension entre les deux pôles n'est pas facile à régler. Elle l'est d'autant moins que les responsabilités sont lourdes lorsque l'un des centres de pouvoir est directement

⁵⁵ Marcel Mauss, *Oeuvres, III, Cohésion sociale et division de la sociologie* (Paris, 1969) p.608

comptable de la vie des hommes et que l'autre a en charge les intérêts parfois vitaux de la nation.

Elle l'est d'autant moins aussi que, progressivement, événements et fortunes de guerre exacerbent les caractères, creusent les divergences et engendrent des crises d'autorité au sein de relations en perpétuelle évolution.

CONCLUSION

Paul Klee, l'artiste allemand, aimait à rappeler le rôle de l'art dans une formule désormais célèbre: "L'art ne rapporte pas le réel, il rend visible". Le rôle du théoricien n'apparaît pas très différent. Disposant d'une perception plus aiguë et plus synthétique des choses, il excelle plus que d'autres à mettre l'essentiel en exergue et à donner de la cohérence au désordre. Son drame est de voir souvent l'oeuvre de son esprit considérée comme pure évidence dès lors qu'il l'a formulée. Clausewitz n'échappe pas à la règle; sa trinité semble au lecteur pressé beaucoup moins remarquable qu'il ne l'écrit. Rien de neuf en effet, puisque les trois pôles ont toujours existé; le point était cependant de révéler leur caractère structurant dans le phénomène guerre et l'influence sur ce dernier de la nature de leurs relations.

La grille de lecture est probablement imparfaite et chacun, à son tour, la complétera d'autres éléments qui lui paraîtront

essentiels. Mais elle existe désormais et constitue un outil puissant de compréhension. Outil à faire évoluer prudemment, car il comporte l'essentiel. Clausewitz pourtant pense avec son époque; ses dimensions "espace-temps" en reflètent les perceptions sensorielles. L'explosion de l'espace, l'implosion du temps, conduisent aujourd'hui à adapter la vision aux nouvelles dimensions de l'environnement. Ainsi, l'extraordinaire évolution des moyens de communications accentue l'importance des relations entre les trois pôles; l'information les rapproche, accentuant leurs pouvoirs et devoirs réciproques, étendant peut-être aussi, dans une certaine mesure, à l'opinion publique internationale le rôle du peuple au XIX^e siècle.

Mais le peuple "national" conservera sa place primordiale au sommet de la trinité. Aussi longtemps que le sang de tout ou partie de ses enfants irriguera l'outil militaire et constituera sa force essentielle, il dominera de sa volonté et de ses réactions la conduite de la guerre; à l'homme politique de savoir dire et faire comprendre l'intérêt national. Guibert reste parfaitement actuel lorsqu'il affirme:

"La guerre est en elle-même une trop grande crise, il en résulte trop de maux, trop de plaies à la population pour que la nation ne doive pas se réserver le droit de (la) prononcer elle-même si elle est nécessaire." ¹⁵⁶

⁵⁶ Comte Jacques de Guibert, *De la force publique*, p.294

BIBLIOGRAPHY

- | | |
|----------------------|---|
| Autin, Jean | <i>Foch</i> , Perrin, 1998 |
| Clausewitz, Carl von | <i>On War</i> , Princeton University Press,
Princeton, New Jersey, 1984 |
| Dodge, Theodore A. | <i>Gustavus Adolphus</i> , Houghton, Mifflin & Co.,
Boston & New York, 1895 |
| Gaulle, Charles de | <i>Le Fil de l'épée et autres écrits</i> , Plon,
Paris, 1990 |
| Guibert, Comte de | <i>Écrits militaires</i> , Nations Armée,
Paris, 1977 |
| Kagan, Donald | <i>The Making of Strategy</i> , Cambridge
University Press, New York, 1995 |
| Machiavel | <i>The Art of War</i> |
| Mosse, Claude | <i>Les institutions grecques</i> , Armand Colin,
Paris, 1967 |
| Paret, Peter | <i>Makers of Modern Strategy</i> , Princeton
University Press, Princeton, 1986 |
| Schnapper, Dominique | <i>La communauté des citoyens</i> , Gallimard,
Paris, 1994 |
| Summers, Harry G. | <i>On Strategy</i> , Presidio, Novato, 1995 |
| Sun Tzu | <i>The Art of War</i> , Oxford University Press,
London, 1971 |
| Thucydide | <i>Histoire de la guerre du Péloponnèse</i> |